

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** 7 (1904)  
**Heft:** 5

**Artikel:** Deux pigeons  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-253715>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 07.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Deux Pigeons

### I

Comment ! vous ne connaissez pas Coriza-sur-Mer ! C'est une lacune inconcevable dans votre éducation, ou alors messieurs les géographes commettent des fautes impardonnable en faisant de telles omissions sur les cartes géographiques.

Coriza-sur-Mer où l'on fabrique si bien le sucre d'orge ?... Où les maisons coquettes s'étagent si joliment au-dessus de la grève ou le long du quai tout blanc !

Où la mer bleue murmure si doucement en faisant courir des frissons d'argent sur les galets sonores !

Où l'on entend beaucoup moins de cancans que dans les autres villes de province ; où les indigènes sont aimables et souriants et la jeunesse fraîche, innocente et bien élevée !

En l'an de grâce 189... Coriza-sur-Mer était par un beau matin de juin, dans la plus vive animation : le docteur Génuflexe, un beau vieillard aux cheveux de neige, au diagnostic prudent, à la science bornée, mais à l'aplomb imperturbable, prenait douze mois de congé.

Il allait à Buenos-Aires, recueillir la succession d'un cousin récemment décédé et, pendant son absence, il se laissait remplacer par un jeune docteur de Paris.

Jeune ? on ne le savait pas très bien encore, car personne ne l'avait vu et on l'attendait aux environs de onze heures par la voiture qui fait le service du chemin de fer à la ville.

Quoiqu'il fit une chaleur tropicale, toutes les personnes de Coriza-sur-Mer étaient entr'ouvertes et des yeux avides se collaient derrière les lames.

Quelques bonnes femmes se tenaient sur le seuil de leur porte ou sur le trottoir; de celles qui ne craignent ni le quand dira-t-on, ni le hâle du midi.

La voiture du courrier sonna la ferraille sur le dur pavé; un frémissement courut derrière les jaloussies closes et dans les coiffes des commères; mais les chevaux de l'omnibus allaient vite; du nouveau docteur on n'aperçut qu'un long corps mince et élégant nonchalamment assis sur les coussins de cuir éventré, un chapeau noir soigneusement lustré et une barbe d'or flottant au courant d'air des vitres abaissées.

Quant au reste, mystère ! Les bonnes femmes affirmèrent bien que les malles et les valises étaient en osier recouvert de cuir fauve, et telles qu'on n'en voyait pas à Coriza-sur-Mer; mais les personnages en lesquels on crut plus réellement, furent sans contre-dit Philippon, l'ancien domestique du docteur Génuflexe, passé au service du nouveau venu, et la femme Martinet qui s'apprétait à lui faire la cuisine.

Or, ils déclarèrent sous la foi du serment que les effets sortis des malles de M. Demairivonne (*de Mairivonne*, préférait-on dire dans le pays), venaient certainement en droite ligne de chez les premiers faiseurs parisiens; ses ustensiles de toilette, par leur nombre et leur élégance, témoignaient des habitudes raffinées du jeune homme; enfin, peu de jours après, la petite vitesse camionnait devant sa porte plusieurs meubles de choix, entr'autres un piano.

Comprenez-vous un médecin musicien. Mais cela allait à M. Demairivonne dont le chic suprême, la beauté physique et l'accent harmonieux faisaient un charmeur incomparable.

Le lendemain de son arrivée à Coriza-sur-Mer, toutes les jeunes femmes et jeunes filles de l'endroit pouvaient vous renseigner sur la couleur de ses yeux, de ses cheveux, sur son teint, sur ses mains très soignées et très blanches, et sur la forme de son pied finement chaussé.

Les ménagères et les bonnes femmes savaient toutes qu'il aimait le bœuf à la mode, les petits pois à l'anglaise et le café bien fort.

Le malheur, c'est que, pour l'instant, tout le monde se portait très bien à Coriza-sur-Mer. Ce n'était pas la saison des rhumes et je crois vous avoir dit que ce petit pays, négligé bien à tort par les savants et les géographes, est un pays béni du ciel : le chèvrefeuille y poussait le long des haies, à ce moment, comme la mauvaise herbe ailleurs; les guêpes en corselet de velours jaunes butinaient à loisir; les papillons de toutes les couleurs se poursuivaient dans les prairies fleuries de marguerites, comme des pensionnaires en liesse; le soir, à la nuit tombante, les rossignols chantaient sous la feuillée sombre mieux que partout ailleurs aussi; les branches des arbres fruitiers pleuraient sur le sol velouté des fleurettes roses et blanches, et enfin, il n'y a jamais de misère à Coriza-sur-Mer, ce qui simplifiait joliment la tâche du docteur Demairivonne.

Oui, mais, la santé publique ne laissant rien à désirer dans ce coin du paradis, comment mettrait-on à l'épreuve le talent du nouveau médecin ?

Nous nous hâtons d'affirmer que si le docteur Demairivonne n'eût pas été beau comme un Apollon et musicien qui plus est, on ne se serait guère inquiété de la prospérité de ses affaires.

Quelqu'un se dévoua pourtant, tel autrefois le brave Décius pour sauver le peuple romain : une femme « belle comme le jour » et veuve inconsolable... de n'être pas remariée.

Bah ! me direz-vous, qui l'empêchait de convoler si elle pleurait sur la solitude ? Mon Dieu, le même motif qui faisait monter en graine toute la jeunesse de Coriza-sur-Mer, pourtant avenante et bien dotée : le manque d'élément masculin. Depuis plusieurs années il y avait disette de jeunes gens à marier dans ce pays radieux, et comme on y abhorrait les déplacements et que quitter Coriza devenait presque un sacrilège, les mères de famille préféraient faire de leurs héritières des *vieilles filles* plutôt que de les exposer dans la grande fournaise parisienne.

Vous comprenez maintenant pourquoi Coriza-sur-Mer était en révolution dès qu'apparut le docteur Demairivonne, jeune et séduisant.

Donc la toute charmante M<sup>me</sup> Galliacé fit demander, la première de toutes, les lumières du nouveau médecin pour un mouvement fébrile qu'elle avait ressenti soudain.

Elle ne voulut pas troubler son sommeil, oh ! certes non, la chère âme, et ce ne fut que vers neuf heures qu'on vint prier Demairivonne de passer rue des Ecuries-d'Augias, villa Miramare, chez M<sup>me</sup> Galliacé.

Le docteur n'avait pas de voiture; et à quoi lui eussent servi coupé et cheval dans une ville de trente mille âmes dont toutes les habitations sont ramassées sur le même plan ?

Il enfourcha sa bicyclette, et vraiment, on eut bien raison de se mettre aux fenêtres pour le voir passer, rapide comme l'oiseau, tant il avait de grâce en cet équipage.

Les petites Minotore en eurent les larmes aux yeux ; M<sup>me</sup> Constello, qui était pourtant bien avare, pensa à l'inviter à dîner, et M. le curé lui-même, levant les paupières abaissées sur son breviaire, se dit avec un petit sourire de satisfaction :

— Eh ! eh ! je pourrais bien marier prochainement une de mes ouailles avec ce beau garçon qui m'a aimablement salué au passage. Enfin, c'en sera toujours une d'établir.

Quoiqu'il allât à grands tours de roues le long du quai où gémissait doucement la mer, le docteur Demairivonne prenait le temps de humer l'air embaumé, de donner un coup d'œil aux blés mûrissants, aux fleurs inclinées sur son passage comme pour le saluer et lui souhaiter la bienvenue.

Enfin, il arriva à la villa Miramare d'où l'on jouissait d'une vue admirable ; il mit pied à terre et fut introduit par une soubrette pinpante au premier étage où il dut entrer, sur la pointe de ses bottines vernies, dans une chambre à demie obscure.

La soubrette tira les rideaux des fenêtres et ce grincement peu harmonieux n'éveilla même pas la dormeuse accablée sans doute par la fièvre.

Le docteur s'approcha du lit et y vit une ravissante créature couchée dans une pose on ne peut plus gracieuse.

On eût dit une tête de Murillo descendue de son cadre : figurez-vous un blanc visage auréolé de cheveux presque bleus tant ils étaient noirs ; des yeux dont on ne voyait que des blanches paupières abaissées, les cils longs et serrés ; un profil de madone ; une bouche d'un rouge ardent dû à la fièvre sans doute, dont on devinait les dents de perle ; et puis, reposant sur le drap brodé, une mine élégante aux ongles de nacre rose.

Vous êtes bien sévère si vous voulez que le docteur reste froid devant tant d'appâts réunis ?

Eh bien, vous me croyez si cela vous plaît, mais sans s'arrêter à une contemplation bien naturelle, il toucha légèrement le bras de la dormeuse qui s'éveilla toute émue à la vue du médecin.

Une voix, douce et mâle à la fois comme devraient en avoir tous les médecins, sortit de la barbe blonde et posa quelques questions à la malade.

(A suivre.)

## LA VILLA TOURNESOL

Depuis longtemps, on se préoccupe de trouver les moyens de combattre la tuberculose, cette terrible maladie qui fait tant de victimes, dans les grandes villes surtout. Car on ne trouve presque pas de tuberculeux à la campagne. Ce qui procure cette immunité relative au paysan, c'est son exposition quotidienne au grand air et au grand soleil. Si sa nourriture, et l'hygiène de son habitation et de son entourage surtout, étaient soignés un peu seulement, son immunité serait absolue.

Ce n'est que dans ces dernières années qu'on est arrivé à des résultats heureux, on pourrait même dire inespérés, grâce à l'application de la lumière solaire, d'où est née une médecine nouvelle, l'héliothérapie, une vraie fille de la science, qui n'emprunte rien aux remèdes empiriques de la pharmacie.

En effet, la physique seule suffit à tout, qu'on applique la lumière en partie, en la décomposant en ses rayons constitutifs, pour ne se servir que du rayon violet, comme l'a si heureusement pratiqué le savant initiateur, Dr Finsen, de Copenhague, pour la guérison du lupus, ou qu'on l'applique tout entière en bains divers comme le veut le Dr Pellegrin avec sa villa « Tournesol », pas de drogues, beaucoup d'hygiène.

Ne voulant pas tomber dans la technique médicale et ne désirant faire connaître qu'une très originale et ingénieuse invention, nous dirons à nos lecteurs que la « Villa Tournesol » ou « Villa Soleil » est une habitation qui montre constamment sa façade au soleil, depuis son

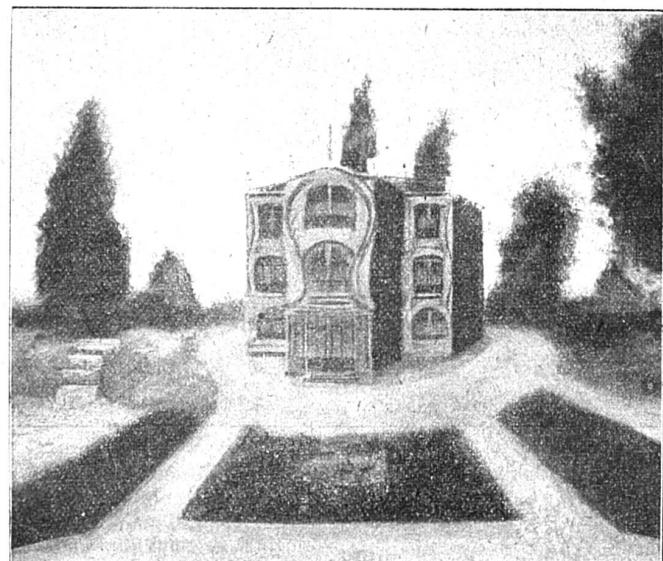
lever jusqu'à son coucher. Elle est destinée à mettre en pratique, d'une façon scientifique permanente, la cure de soleil pour les malades dans un sanatorium, ou à agir comme moyen préventif sur ceux qui sont bien portants.

Faire rouler sur galets ou sur billes un poids énorme, fût-ce une maison, est un jeu aujourd'hui pour les ingénieurs : on l'a bien vu à la dernière Exposition, on peut le voir tous les jours à propos des grues et des ponts tournants, à plus forte raison si la maison est construite en matériaux légers : ciment armé, bois et liège armé... Mais une difficulté bien autrement embarrassante que le poids préoccupait le Dr Pellegrin, c'était de concilier l'immobilité du terrain avec la mobilité de la maison pour introduire, dans cette dernière, l'eau potable et extraire les

eaux usées et les vidanges ; cette difficulté fut surmontée, mais le moyen fourni rendait difficile la distribution des pièces à l'intérieur de l'habitation.

C'est alors qu'un heureux hasard mit en rapport le docteur avec un jeune architecte, très artiste (il a fait ses preuves), aux lumières duquel il fit appel, M. Eugène Petit, architecte-expert. Tous deux alors se mirent au travail et, par leur collaboration commune, ils sont arrivés à donner au problème une solution absolument satisfaisante qu'ils ont fait breveter.

C'est un appareil central dont toutes les pièces se démontent facilement, peuvent être réparées ou changées immédiatement, sans interrompre aucun service de la maison. Ce dispositif ingénieux combiné avec les moyens



Sanatorium de famille pour tuberculeux.